

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ ■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ∴

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

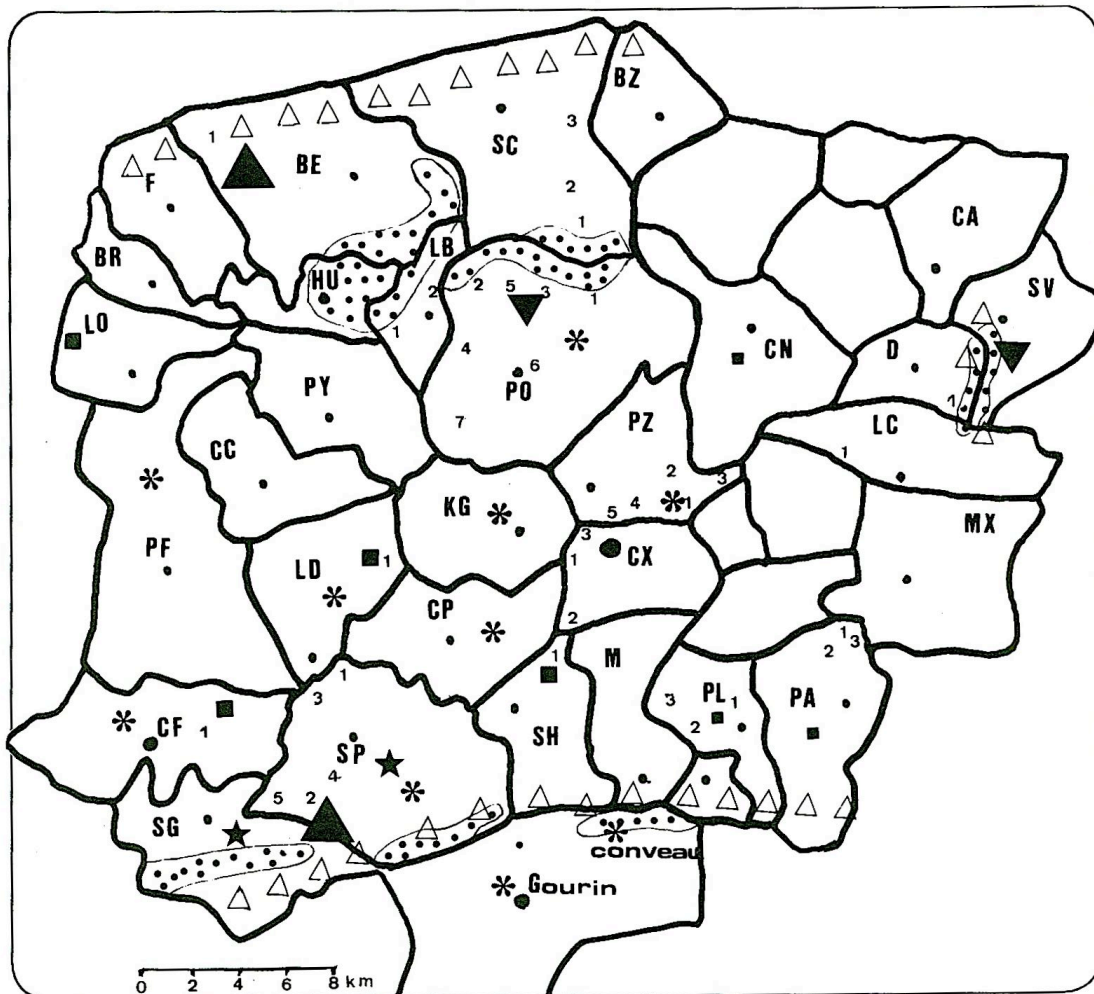
BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collreoc PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ ■ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944



Au lecteur

Cette carte n'a en aucune façon la prétention d'être exhaustive. Aucune carte portant sur cette période ne saurait, en raison des chevauchements chronologiques, des déplacements incessants des uns ou des autres, des constitutions ou destructions de maquis, être complète...

L'auteur ayant choisi de privilégier les noms de lieux cités dans les témoignages, de mettre en valeur sommairement la topographie et la végétation favorisant la création et le maintien des maquis, souhaite qu'on ne lui tienne pas grief de telle ou telle omission volontaire...

Jean-Yves MICHEL,

Professeur au Lycée Paul Sérusier, Carhaix...

René PÉRIN

Un résistant devenu parachutiste...

"Je m'appelle René PÉRIN, je suis né le 20 décembre 1922. De 1937 à 1941, j'ai fréquenté l'École d'Agriculture de Ploërmel (Morbihan).

L'année 1942 me trouva employé en Seine-et-Marne, dans une grosse exploitation agricole achetée par une firme industrielle dans le dessein de ravitailler ses ouvriers.

Un réfractaire...

Un jour de 1942, je reçus une convocation pour le S.T.O. et me présentai à un responsable de cette organisation, auquel je déclarai : "Je me refuse à partir pour l'Allemagne, je voudrais regagner la Bretagne". Mon interlocuteur se montra compréhensif : déclarant qu'il ne me connaissait pas, il m'engagea à n'en faire qu'à ma tête. Je me suis alors rendu chez mes parents à Paris. Craignant des représailles à leur rencontre, j'hésitai à me camoufler en Bretagne... Après réflexion, ma mère me dit : "Vas-y, on verra bien". C'est ainsi que je revins à Ploërmel pour échapper au S.T.O.....

L'entrée en résistance...

Je connaissais beaucoup de monde dans cette petite ville du Morbihan, parce que j'y avais vécu pendant quatre à cinq ans... En particulier, le lieutenant de gendarmerie GUILLOT, qui me conseilla de me camoufler chez des amis - ce que je fis - puis me contacta pour entrer dans la Résistance, dont il était le chef pour cette partie orientale du département.

C'était en février 1943...

Au bout d'une dizaine de jours, GUILLOT me rencontrant dans la rue, m'avertit qu'il était grand temps de me cacher vraiment, car je figurais sur la liste des personnes recherchées. Aussi, par l'entremise d'un marchand de chevaux qui s'engagea à me trouver un point de chute sûr, j'aboutis chez un paysan acceptant de m'embaucher comme ouvrier agricole et dont la ferme, située à une dizaine de kilomètres de Ploërmel, au Roc Saint-André, était proche du Canal de Nantes à Brest. Cette précaution coïncida avec mon entrée dans le mouvement créé par le lieutenant GUILLOT.

Peu à peu, nous recevions des armes qu'il fallait camoufler de nuit. Jamais - et ce fut un bon point pour tous ceux qui étaient impliqués - nous n'avons caché d'armes dans une maison. Nous utilisions des tas de fagots. En ce temps-là, les cultivateurs ébranchaient chaque année les arbres des talus et en faisaient des fagots qu'achetaient les boulangers.

Arrestation, torture, détention...

En 1944, j'ai été dénoncé par un des nôtres qui, arrêté, avoua immédiatement ce qu'il savait...

Le 8 mai, alors que je sortais de la maison après déjeuner, je m'aperçus que la ferme était cernée par les Allemands. L'un d'eux disait : "Der Blond ist der Chef". (Le chef, c'est le blond). Heureusement pour moi, en tenue de commis de ferme, je ne ressemblais pas à un Résistant combattant... Mais les Allemands ont "ramassé", outre moi-même, quatre ou cinq personnes...

A Locminé, interrogatoire : attachés aux poignets et aux genoux, le dos meurtri par les coups de nerf de boeuf, piqués aux cuisses à coups de baïonnettes si nous faisons semblant de nous évanouir de douleur... Cela dura trois ou quatre jours. Un Allemand eut pitié de moi. Me voyant bien "abîmé". il me demanda ce qui me ferait plaisir et alla me chercher une bouteille de vin.

C'était la Croix-Rouge française qui ravitaillait les prisonniers, aussi étions nous bien nourris à Locminé, parfois même mieux que nos geôliers !

Nous fûmes envoyés au Fort de Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon, où siégeait un tribunal militaire allemand... La procédure y était



920. - Quiberon. - Le Fort Penthlèvre

appliquée dans les règles. Les accusés disposaient même de l'appui - théorique ? - d'un avocat allemand... N'ayant pas avoué et en l'absence de preuves indéniables, je fus condamné à aller travailler en Allemagne. Toutefois, en raison de mon état physique, je devais effectuer un séjour de détention sanitaire à la Croix-Rouge de Vannes... C'était aussi le cas d'un sacristain de Locminé, torturé impitoyablement et dont les plaies étaient purulentes. De petite santé, il ne résista que peu de temps...

Vannes signifiait pour nous une sortie de l'enfer, c'était la "chance" qui se manifestait... De fait, je connaissais l'infirmière française qui me soigna. Elle était de Vannes et accepta bien sûr de téléphoner au Roc. Le fermier, le Maire et le secrétaire de mairie vinrent à Vannes et réussirent à me faire libérer parce que j'étais "indispensable à l'agriculture"... C'était vers le 15 ou le 20 mai 1944.

Le maquisard...

Aussitôt revenu au Roc, j'ai repris en main la section de F.F.I.... Le 8 juin marque le début du remue-ménage dans la région orientale du Morbihan. Le 12 ou le 13 juin, avec ma section, j'ai gagné Saint-Marcel, par la voie ferrée.

Nous étions environ cinq mille maquisards... Des bouchers abattaient les bêtes à cornes pour nourrir tout ce monde et il fallait cinq barriques de cidre par jour pour satisfaire tous ces gosiers. En trois ou quatre nuits, cent cinquante à deux cents parachutistes descendirent du ciel. Parmi eux, notre commandant, un manchot suspendu à un triple parachute bleu-blanc-rouge de circonstance...

Au cours de la bataille de Saint-Marcel, qui fut assez dure, nous perdîmes beaucoup des nôtres, mais les Allemands bien davantage.

Le 20 juin, les maquisards et parachutistes rescapés se dispersèrent, les premiers s'occupant de soustraire les seconds aux recherches de l'ennemi... Un de mes camarades et moi avons pris en charge un capitaine atteint d'une balle à la cuisse. Nous avons aussi fait sauter des ponts pour gêner les Allemands.

En juillet 1944, quand le Morbihan fut libéré, ma section de F.F.I. fut dirigée sur une caserne de Vannes. Un capitaine de parachutistes proposa à deux ou trois d'entre nous de prendre la place des paras tués à Saint-Marcel. J'ai accepté...

La libération d'une partie de la France...

Nous partîmes, en août 1944, en campagne, vers la Loire, afin de couper retraite aux Allemands remontant du Sud de la France... A Nevers, notre capitaine interdit de faire sauter le pont, l'un des rares qui enjambaient encore le fleuve. Il fallait déjà penser aux problèmes de l'après-guerre...

Les quatre à cinq mille Allemands que nous vîmes arriver, étaient désorganisés et démoralisés. Notre capitaine se porta à leur rencontre en jeep, fit tirer quelques rafales de mitrailleuse pour les impressionner, et nous interdit de parler français... Les Allemands nous ont pris pour les éléments avancés d'une division américaine et ont alors accepté de se rendre à nous qui n'étions que soixante-dix !.

Cela se passait à Saint-Pierre-Moûtier. Nous avons contraint les Allemands à déposer leurs armes et à lâcher leurs vélos... Les habitants de la petite ville ont fait provision de bicyclettes pour le restant de leurs vies.

Je me rappelle que l'on nous accueillait avec des fleurs et des sonneries de cloches... Un curé vint au-devant de nous dans un village et

nous convia à partager une gigantesque omelette de sa façon... Nous avons aussi vendu comme souvenirs de guerre, aux Américains, des révolvers confisqués aux Allemands. Cela nous procurait de l'argent de poche... Puis nous sommes parvenus à Epernay...

L'Angleterre.

Fin novembre 1944, nous sommes partis accomplir un stage de parachutisme en Angleterre... Tout était organisé, prévu : dans n'importe quel village, quelle gare, des pancartes "NAFI", "YMCA" vous renseignaient... Les protestants anglais prenaient bien soin des "Frenchies". On payait un shilling la nuit, et, pour ce prix modique, on dormait dans des draps propres, on était réveillé et nourri. Dans les bus, nos voisins anglais payaient volontiers notre place de leur poche. Quand on allait au cinéma avec une jeune fille, elle prenait toujours les places les moins chères ou même payait sa propre place... Dans les trains de voyageurs, il y avait toujours des places pour nous. Bref, nous avons été choyés. La nuit de Noël, des dames protestantes en manteau de fourrure nous ont apporté du thé et des gâteries.

Physiquement, l'entraînement était dur, mais efficace... Nos entraîneurs étaient des champions d'athlétisme, de course à pied. Au bout de très peu de temps, on nous lâchait à vingt-cinq, trente kilomètres du camp, sans nous indiquer où nous étions. Le but était de rentrer le plus vite possible par nos propres moyens. Il fallait éviter les routes, sous peine d'être refoulés par des officiers anglais qui nous lançaient des grenades d'entraînement dans les jambes... On revenait à la boussole, à travers champs et jardins. Aucun propriétaire ne nous faisait de remarque désobligeante. Ce n'était pas toujours facile, mais c'était amusant. nous avons appris à courir, à tirer, à plastiquer, en faisant sauter des souches, à poser des pièges. En décembre 1944, nous avons obtenu notre brevet de parachutiste.

On nous a mis au secret dans un camp spécial ; cette mise à l'écart derrière des lignes électrifiées annonçait une mission en territoire ennemi et constituait une précaution contre les "bavardages"... D'ailleurs, cet isolement n'a duré que quatre ou cinq jours et le camp comportait cinémas, snacks, bars...

La Hollande

Nous n'avons appris notre destination de combat que la veille de notre départ. En nous remettant nos armes, les officiers nous ont communi-

qué le lieu de largage : la Hollande. Dans la nuit du 7 au 8 avril 1945, nous fûmes parachutés au-dessus de Elp, à deux kilomètres au sud de la ville, à quatre kilomètres du point prévu ; pour certains, ce fut pire : ils tombèrent en pleine ville... Des "sticks" de quinze hommes ont ainsi été décimés... Nous devions faciliter la progression des Canadiens en conservant intacts les ponts. Pendant huit à dix jours, nous nous sommes lancés dans des attaques parfois bizarres... Dans une usine de bouteilles, nous avons fait des prisonniers. Ce fut une erreur : le temps de les désarmer et de les fouiller, les Allemands se sont ressaisis, un des nôtres a été tué, un autre blessé. Trois jours après, nous avons accompagné des soldats canadiens au sud de Groningue. Nous avons des chenillettes.

Les Canadiens ne prenaient pas beaucoup de risques... Un jour, des Hollandais sont venus nous avertir que les Allemands les prenaient pour cibles. Le capitaine canadien a refusé de traverser un canal pour aller "nettoyer" la rive opposée. Il a fait mettre les chenillettes en batterie le long du canal, hausse à un mètre cinquante. La ferme hollandaise a brûlé...

Retour en France.

Revenus en Angleterre, nous avons attendu l'ordre de participer à un défilé à Paris en août 1945. Du Havre à Paris, on nous a transportés dans des wagons à bestiaux... Il faisait si froid que nous avons allumé des braseros. Nous avons pris le métro ; les gens nous regardaient comme si nous étions des sauvages : la fumée nous avait complètement noircis... A nouveau l'Angleterre, puis Nantes et Pau.

Un camarade du Morbihan et moi avons alors demandé à être démobilisés... La vie de caserne en France ne nous attirait pas, et il y avait trop de frictions entre les diverses catégories de militaires, frictions provenant des origines des uns et des autres...

Un bilan.

La Résistance, ce fut une aventure, ce furent mes plus belles années, j'y ai fait la connaissance de mes meilleurs amis. Entre anciens, on se retrouve souvent... Nous avons fait ensemble de très beaux voyages. Nous formons une grande famille...

Je n'éprouve pas de rancune à l'égard des Allemands : c'est le passé.



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.